

« **Nous
tiendrons** »

Capture d'écran de
l'allocution télévisée
du président
Emmanuel Macron,
le 16 mars 2020.



Nous ne sommes pas en guerre !

A l'image du président Emmanuel Macron, le 16 mars 2020, de nombreux chefs d'État à travers le monde n'ont pas hésité à comparer la pandémie à une situation de guerre. Une métaphore martiale qui en dit long sur les imaginaires guerriers de nos sociétés.

Par Bruno Cabanes



L'AUTEUR
Titulaire de la chaire
Donald G. et
Mary A. Dunn
d'histoire de la
guerre moderne
à l'Ohio State
University,
Bruno Cabanes a
notamment publié
Un siècle de
réfugiés.
Photographier l'exil
(Seuil, 2019).

Des premières déclarations publiques du président chinois Xi Jinping le 20 janvier 2020 jusqu'aux allocutions d'Emmanuel Macron à la mi-mars, en passant par le discours solennel de la reine Élisabeth II le 5 avril ou aux conférences de presse quasi quotidiennes de Donald Trump, chaque chef d'État a comparé la pandémie de Covid-19 à une situation de guerre : un terme jadis défini par Clausewitz comme l'affrontement de deux volontés hostiles, qui a acquis au fil du temps une signification plus large et plus vague¹. « Guerre » économique, « cyberguerre », « guerre » contre le terrorisme, « guerre » contre la Covid : nous semblons condamnés désormais à mener des guerres sans fin, sans ennemi clairement identifié.

Il n'échappe à personne qu'appeler « guerre » un événement, quelle que soit sa nature, revêt une dimension politique. La rhétorique martiale vise souvent à dramatiser la situation, disqualifier par avance toute forme d'opposition, ou justifier la mobilisation de moyens exceptionnels, fût-ce au prix d'une restriction des libertés publiques : le constat est indéniable dans des régimes autoritaires où la crise sanitaire a donné lieu à une extension des prérogatives du pouvoir exécutif, par exemple en Hongrie.

Jusqu'au début du xx^e siècle, guerre et épidémie ont longtemps coexisté : le typhus fut encore responsable de près de 40 % des morts de l'armée serbe et 30 % de ceux de l'armée roumaine pendant la Première Guerre mondiale. Une tradition ancienne, qui remonte sans doute au médecin anglais Thomas Sydenham dans la seconde moitié du xvii^e siècle, compare infection et invasion, mêlant les mots de la médecine et ceux de la guerre, comme le fit plus tard Louis Pasteur avec sa théorie des germes, à partir des années 1860. En 1904, le *British Medical Journal* fut le premier à évoquer une « guerre contre le cancer ». Le président américain Richard Nixon reprit l'expression pour baptiser son plan de santé de décembre 1971. Les autorités américaines menèrent ensuite des guerres contre le sida (1989), l'obésité (1999) ou la maladie d'Alzheimer (2012), en fonction des priorités budgétaires définies par leurs administrations successives. Ces métaphores militaires ont plusieurs implications. Elles tendent à présenter les maladies comme des ennemis dotés d'une intention de nuire : une représentation absurde dans le cas d'un phénomène biologique. Elles assimilent également les médecins à des stratèges, les patients à de simples fantassins – des images jadis dénoncées comme infantilisantes et culpabilisatrices par la philosophe Susan Sontag².

C'est dans
du terme
tions de sa
été compa
partout à
Danemar
qui tienn
litique da
guerre, é
national,
culation,
découver
pu rapp
« temps d

Un écho

Pour aut
d'une par
profession
l'âge des v
démie tr
individue
lement le
tout un in
loppé, per
pour don
le temps,
les uns au
dité, et m

Que sig
conflits d
depuis plu
la Covid n
général, n
qui s'enra



CENSURE

C'est dans ce double contexte de banalisation du terme « guerre » et de militarisation des questions de santé que la pandémie de Covid-19 a été comparée à un engagement armé un peu partout à travers le monde, à l'exception du Danemark ou de l'Allemagne, pour des raisons qui tiennent peut-être à la place du pacifisme politique dans ces pays. Or, nous ne sommes pas en guerre, évidemment, même si la résurgence du national, avec la restriction de la liberté de circulation, ou le choc anthropologique lié à la redécouverte de notre vulnérabilité collective ont pu rappeler quelque chose qui s'apparente à un « temps de guerre »³.

Un écho au discours de Clemenceau

Pour autant, les formes de la violence (contagion d'une part, mort sanglante d'autre part), l'ethos professionnel des soignants et des combattants, l'âge des victimes, la manière dont guerre et épidémie trouvent leur place dans les mémoires individuelles et collectives, distinguent radicalement les deux événements. En fait, c'est surtout un imaginaire de la guerre qui s'est développé, pendant les mois de confinement, comme pour donner un sens à cette période confuse où le temps, dans la succession de jours semblables les uns aux autres, semblait avoir perdu sa fluidité, et même parfois ne plus s'écouler du tout⁴.

Que signifient ces références récurrentes aux conflits du xx^e siècle que nous avons vu fleurir depuis plusieurs mois ? Notons au préalable que la Covid n'a pas été comparée à « la guerre » en général, mais à certaines situations de guerre qui s'enracinent dans des mémoires nationales.

Menaces sur les libertés

Durant le confinement, de nombreuses voix se sont élevées contre les atteintes aux libertés. Mais, dans le cadre de l'état d'urgence sanitaire, c'est avant tout la liberté de déplacement et la protection des données personnelles qui ont été menacées. A l'heure des réseaux sociaux, la liberté d'opinion n'a nullement été remise en cause. En temps de guerre, au contraire, c'est elle qui fait l'objet des plus graves attaques. Pendant la Grande Guerre, l'état de siège décrété en août 1914 autorisait ainsi le gouvernement à interdire toute publication contrevenant à la ligne officielle. Défenseur acharné de la liberté d'expression, Clemenceau n'en exerça pas moins, une fois devenu président du Conseil en novembre 1917, une censure sévère en matière militaire. Plus tard, durant la guerre d'Algérie, la grande presse, soumise aux pressions du gouvernement, s'aligna unanimement sur la propagande des chaînes officielles. Il fallut attendre 1957 et les révélations fracassantes de la presse d'opposition pour que l'opinion découvre la gravité des combats et l'usage de la torture par l'armée française.

Y.S.-G.

En France, comme en Italie d'ailleurs, c'est la Première Guerre mondiale surtout qui a été invoquée. Dans son allocution télévisée du 16 mars, Emmanuel Macron a déclaré à six reprises « nous sommes en guerre », faisant écho au discours de Georges Clemenceau devant la Chambre, le 8 mars 1918, tandis que l'expression « ils ont des droits sur nous », utilisée pour désigner les devoirs de la nation à l'égard des soignants, renvoyait à la déclaration du président du Conseil, le 20 novembre 1917, au sujet des anciens combattants.

Que la Grande Guerre soit encore très présente dans la mémoire collective française ne ►►►

Notes

1. Cf. C. Hass, *Aujourd'hui la guerre. Penser la guerre. Clausewitz, Mao, Schmitt, adm. Bush*, Fayard, 2019.
2. S. Sontag, *La Maladie comme métaphore*, suivi de *Le Sida et ses métaphores*, Christian Bourgois, 2009.
3. Cf. S. Audoin-Rouzeau, « Nous ne reverrons jamais le monde que nous avons quitté il y a un mois », www.mediapart.fr, 12 avril 2020.
4. Cf. la conclusion de N. Beaupré, « En temps de guerre, 1914-1918 », mémoire inédit, habilitation à diriger des recherches, École des hautes études en sciences sociales, 2020.



Sur le front

Photographie de la visite aux tranchées date inconnue. Président de la République de la République française.

►►► saurait nous surprendre : le succès populaire du centenaire de 14-18 en avait déjà porté témoignage. Dans le contexte de la pandémie, c'est à un aspect particulier de la Première Guerre mondiale, toutefois, auquel ces discours font référence : le mythe d'une nation mobilisée derrière ses troupes, soutenue par un mot d'ordre, repris d'ailleurs par le président de la République dans ses discours, « nous tiendrons ».

Il est aisé de souligner la disproportion entre l'expérience d'un pays envahi à l'été 1914, en guerre pendant plus de quatre ans, et une France touchée par une épidémie, beaucoup moins meurtrière et affectant principalement des personnes âgées. C'est par abus de langage qu'on désigne les personnels soignants comme des « combattants de première ligne », car si le reste de la société forme alors une sorte d'« arrière », quelle différence avec le « front intérieur » de la Grande Guerre ! Dans un cas, chacun fut invité, pendant plusieurs semaines, à rester chez soi, dans l'autre, la population tout entière était mobilisée autour de l'effort économique. Et quel contraste aussi dans la répartition des rôles sexués, entre une

Aucune destruction matérielle, et rien de comparable aux grandes scansions chronologiques qui marquent l'éloignement des affrontements armés

nation en guerre, défendue par sa population masculine en âge de combattre, et une France touchée par la pandémie, où les femmes, majoritaires au sein du personnel hospitalier, des emplois de service et de la grande distribution, jouèrent un rôle décisif pour permettre au pays de continuer à fonctionner⁵ !

Réactiver le mythe

En Grande-Bretagne, pourtant profondément marquée par le traumatisme de la Grande Guerre, la pandémie a plutôt été comparée à la campagne de bombardements stratégiques des villes anglaises, le Blitz (septembre 1940-mai 1941). Le journal *The Economist*, dans son édition du 30 avril 2020, a même mis en parallèle le nombre de Londoniens tués à cette date par la Covid – un peu plus de 4 700 – avec les quatre semaines les plus meurtrières de la Seconde Guerre mondiale. On le sait le Premier ministre Boris Johnson aime à comparer sa politique avec celle de son héros Winston Churchill, auquel il a consacré une biographie en 2014. En assimilant l'expérience de la pandémie à celle du Blitz, on contribue cependant à réactiver un mythe, celui d'un peuple britannique uni dans la résilience face à l'adversité, que les travaux historiques ont largement corrigé depuis de nombreuses années.

Ainsi, comme le rappelle justement l'historien Richard J. Overy, « peu de slogans de la Seconde



L'esprit du Blitz

Ce poster imprimé vers 1939-1941 appelle la population britannique à faire preuve de calme et de résilience face aux bombardements allemands. Ce mythe d'un peuple britannique uni dans l'adversité a été réactivé pendant la pandémie.

Guerre mondiale ont autant fleuri depuis 75 ans que « *Keep calm and carry on* », une affiche qui n'a jamais été rendue publique en 1939-1945 mais qui saisit ce qui est maintenant compris comme l'essence du stoïcisme britannique du temps de guerre ». Invoqué une nouvelle fois lors de la crise de la Covid, « l'esprit du Blitz » est une invention de la propagande anglaise des années 1940.

Certes, contre toute attente, il y eut moins d'hospitalisations pour des maladies psychiques liées à la peur durant la période des bombardements qu'en 1938 ou 1939. Mais la réaction de la population fut aussi très contrastée selon les quartiers et les villes (l'exemple le plus célèbre étant la ville de Hull, qui connut un début de panique au printemps 1941). Les historiens soulignent désormais les tensions sociales, les disparités entre milieux aisés, plus susceptibles de trouver refuge à la campagne, et les populations démunies, ainsi que le manque d'abris dans les quartiers populaires⁶. La comparaison avec le Blitz nous en dit plus sur l'imaginaire national de Boris Johnson que sur la réalité de l'Angleterre des années 1940. Ni la guerre ni la pandémie ne constituent une « épreuve commune » à l'ensemble d'une population : la métaphore guerrière tend à sous-estimer l'extraordinaire diversité des expériences sociales de la pandémie.

Aux États-Unis, enfin, la flambée épidémique a été qualifiée initialement de « moment Pearl Harbor », autrement dit une date fatidique où se



Gare à la grippe !

Apparue aux États-Unis en mars 1918, la grippe espagnole se diffuse dans le monde entier durant l'automne et atteint un pic en novembre-décembre, avant une nouvelle vague, moins meurtrière, en 1919. Au total, elle fait 20 à 50 millions de morts, soit plus que la Grande Guerre (19 millions). Elle doit son nom au fait que l'Espagne, restée neutre durant le conflit, fut le seul pays à communiquer librement sur le sujet. Ci-dessus : poster de prévention américain, octobre 1918.

joue le
tion du
2020. T
1941 de
car la c
traître
ger, la
phore g
phobes
contre
peste de
Rapp
dents à
maladie
russe »
« fièvre
firent po
1918 à
sés en m
d'autres
crues ave
Alors
s'apprêta
la fin avr
la guerre
milieux
de la Sec
nue de l'
souvenir
minorités
entre 195
compara
lorsque 1
24 mai 20
100 000 q
date à trav
cette initi
de l'archi
ayant été
ver le car

Prevent
Influenza!

any person's breath.
mouth and teeth clean.
that cough and sneeze.
poorly ventilated places.
get fresh air and sun-
common drinking cups.
etc.
mouth when you cough
sneeze.
erry, Fear and Fatigue.
come if you have a cold.
your work or office.
rooms wear a gauze mask
illustration.

se dans
décembre,
elle fait 20
s). Elle doit
t le seul
prévention

LOUISIANA NATIONAL ANTHROPOLOGICAL MUSEUM, UNIVERSITY OF MICHIGAN, ARCHIVE PHOTO LIBRARY/ARND BRONKHORST

Vol. 1
Number 1
No. 1



joue le destin du pays : c'est le sens de la déclaration du *surgeon general* Jerome Adams, le 5 avril 2020. Toutefois, invoquer l'attaque japonaise de 1941 donne une autre dimension à la pandémie, car la comparaison suggère aussi une forme de trahison, une attaque planifiée venue de l'étranger, la recherche d'un bouc émissaire. La métaphore guerrière relaie alors les accusations xénophobes portées par le président Donald Trump contre ce qu'il appelle « le virus chinois » ou « la peste de Wuhan ».

Rappelons qu'il existe de nombreux précédents à l'attribution d'une origine étrangère à une maladie : les Allemands avaient baptisé « peste russe » la grippe espagnole, et les Russes la « fièvre chinoise ». Aux États-Unis, des rumeurs firent porter la responsabilité de la pandémie de 1918 à des espions allemands, ayant en outre, selon d'autres versions, infecté délibérément des recrues avec la méningite.

Alors que le nombre de victimes de la Covid s'apprête à dépasser le cap des 58 000 morts à la fin avril, apparut une autre comparaison, avec la guerre du Vietnam cette fois, plutôt dans les milieux démocrates. Ce n'était plus l'héroïsme de la Seconde Guerre mondiale ni la menace venue de l'étranger qui étaient rappelés, mais le souvenir de milliers d'hommes jeunes, issus des minorités raciales et de milieux populaires, tués entre 1959 et 1975 : une Amérique socialement comparable aux morts de la Covid. D'ailleurs, lorsque le *New York Times* publia en une, le 24 mai 2020, une liste de 1 000 victimes (sur les 100 000 que la pandémie venait de faire à cette date à travers le pays), beaucoup rapprochèrent cette initiative du Vietnam Veterans Memorial de l'architecte Maya Lin à Washington – les noms ayant été choisis dans les deux cas pour préserver le caractère individuel de chaque mort et

In memoriam

Les victimes de la grippe espagnole de 1918 n'étaient jusqu'alors commémorées par aucun monument. C'est chose faite avec ce banc édifié dans un cimetière du Vermont. Un autre mémorial existe en Nouvelle-Zélande. Ci-contre : Le 24 mai 2020 le *New York Times* publie une liste de 1 000 victimes du coronavirus. Une initiative comparable à celles qui fleurirent pendant la guerre du Vietnam.

Notes

5. Cf. M. Perrot et E. Roudinesco, « Maintenant les femmes », *Par ici la sortie !*, Seuil, 2020, pp. 82-93.
6. R. J. Overy, *Sous les bombes. Nouvelle histoire de la guerre aérienne*, 1939-1945, Flammarion, 2014.
7. Cf. T. W. Laqueur, *Le Travail des morts*, Gallimard, 2018, pp. 550-592.
8. B. Cabanes, *La Victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Seuil, 2004 et « L'interminable sortie de la guerre », *L'Histoire* n° 449, juillet-août 2018.

They Were Not Simply
Names on a List.
They Were Us.

As the coronavirus pandemic rages on, the toll of deaths in the United States has reached nearly 100,000, a number that is still rising rapidly. The loss is incalculable, not only in terms of the lives lost but also in the way it has reshaped the nation's landscape. In a cemetery in Vermont, a new memorial has been erected to honor the victims of the 1918 Spanish flu pandemic, a tragedy that killed more Americans than all the combat war deaths in the 20th century. The memorial, a simple stone bench, stands as a testament to the lives lost and a reminder of the human cost of such disasters. It is a place where families can come to grieve and where strangers can find solace in shared loss. The memorial is part of a larger effort to remember the victims of the pandemic, a effort that is being undertaken in many parts of the country. In New Zealand, another memorial has been erected to honor the victims of the 1918 flu pandemic. The memorial is a simple stone bench, similar to the one in Vermont. It is a place where families can come to grieve and where strangers can find solace in shared loss. The memorial is part of a larger effort to remember the victims of the pandemic, a effort that is being undertaken in many parts of the country. In New Zealand, another memorial has been erected to honor the victims of the 1918 flu pandemic. The memorial is a simple stone bench, similar to the one in Vermont. It is a place where families can come to grieve and where strangers can find solace in shared loss. The memorial is part of a larger effort to remember the victims of the pandemic, a effort that is being undertaken in many parts of the country.

pour résister à la déshumanisation propre aux grandes catastrophes collectives⁷.

Allons plus loin. Au xx^e siècle nul n'avait songé à commémorer une quelconque pandémie comme une guerre : il n'y eut pas de monument aux morts, par exemple, en mémoire des victimes de la grippe espagnole. Si meurtrière fût-elle, elle a été éclipsée par la mémoire de la Grande Guerre et ses milliers de mémoriaux de toutes sortes. Mais les choses changent : deux stèles ont récemment été érigées dans le Vermont et en Nouvelle-Zélande.

On n'a peut-être pas fini par ailleurs, de réfléchir à la comparaison entre la sortie de la crise sanitaire et la sortie de guerre : bouleversement des économies et des sociétés, espoir d'un « monde d'après » libéré des fragilités du « monde d'avant ». Il existe là aussi des différences radicales : aucune destruction matérielle à la différence des conflits armés et rien de comparable aux grandes scansions chronologiques qui marquent l'éloignement des affrontements (armistice, capitulation, démobilisation militaire). On ne signe pas la paix avec un virus. Reste que, contrairement à l'opinion reçue selon laquelle la guerre se clôt un jour donné terminant une séquence soigneusement délimitée, on sait aujourd'hui qu'on n'en finit pas de sortir de la guerre⁸. Ce serait là peut-être la vraie proximité avec le temps de la pandémie qui glisse inexorablement vers un avenir illisible et incertain. ■